

Claval, Paul (1973) *Principes de géographie sociale*. Paris, Éditions M.Th. Guénin, Librairies Techniques. 351 pages, 20 planches, index des noms d'auteurs. Collection de géographie économique et sociale (dirigée par Paul Claval) tome XI.

Paul-Y. Villeneuve

Volume 18, numéro 44, 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021206ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021206ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Villeneuve, P.-Y. (1974). Compte rendu de [Claval, Paul (1973) *Principes de géographie sociale*. Paris, Éditions M.Th. Guénin, Librairies Techniques. 351 pages, 20 planches, index des noms d'auteurs. Collection de géographie économique et sociale (dirigée par Paul Claval) tome XI.] *Cahiers de géographie du Québec*, 18(44), 394–396. <https://doi.org/10.7202/021206ar>

témologie, mathématiques et statistiques, cartographie, informatique), cours et séminaires organisés autour de thèmes proposés par étudiants et professeurs, cours régionaux (les plus difficiles à faire selon Gould). Il montre enfin que les idées qu'il développe sont déjà appliquées dans certaines universités américaines.

McNee illustre ensuite comment le renouveau géographique anglo-saxon se prolonge en une réforme du contenu des cours au niveau des écoles secondaires. Il traite du très important « High School Geography Project » de l'Association des Géographes Américains. Il le voit comme un phénomène de diffusion culturelle qui en vient à modifier les structures académiques (émergence de l'apprentissage par la découverte, qui n'est rien d'autre que la fusion de la recherche à l'enseignement aux niveaux infra-universitaires), et par là même, la structure de la discipline. La réforme décrite par McNee montre, à la fois, comment les délais dans la diffusion de l'information et de la connaissance peuvent être réduits même au sein d'organisations réputées rigides, et comment le processus lui-même d'acquisition des connaissances peut se diffuser.

Enfin, le livre se termine sur un réquisitoire de Bunge qui s'efforce de démontrer que le problème de la survie humaine réduit à néant tout jugement de valeur, qu'en dernière analyse, « il est illogique d'être immoral ». La survie collective est la seule intention humaine qui n'exige pas d'être justifiée: l'humanité existe pour elle-même (for its own sake). De cet axiome découle un choix très clair: la survie des enfants, ses membres les plus vulnérables, doit être assurée à tout prix; et pour les géographes: l'art et la science dont la géographie fait partie, sont des activités menant à la découverte de vérités qui doivent être dites, quelles qu'en soient les conséquences néfastes pour ceux qui les disent. Il s'en suit de tout cela qu'une discipline hautement théorisée et mathématisée n'est pas en contradiction avec un vrai humanisme. Il s'en suit également que la dichotomie entre géographie physique et géographie humaine est extrêmement nuisible et que cette distinction s'évapore si la tâche première du géographe (Bunge rejoint ici Garrison) est de construire les régions et les villes du futur.

En somme, *Directions in Geography*, est un ouvrage très stimulant. La grande majorité des contributeurs y présentent des idées originales, et comme Chorley le remarque lui-même en préface, le but rétrospectif à l'origine de la conception de l'ouvrage est largement dépassé, et l'oeuvre finale est nettement prospective.

Paul Y. VILLENEUVE
Département de géographie
Université Laval

CLAVAL, Paul (1973) **Principes de géographie sociale**. Paris, Éditions M-Th. Génin, Librairies Techniques. 351 pages, 20 planches, index des noms d'auteurs. Collection de géographie économique et sociale (dirigée par Paul Claval) tome XI.

Voici un ouvrage qui marquera sans doute la géographie française, voire même mondiale. Écrit par un spécialiste de l'histoire de la pensée géographique, il est une oeuvre de synthèse admirable. En cela, il porte le sceau de l'école française. L'éclectisme de son auteur et sa connaissance poussée des traditions de la pensée sociale anglaise, française, allemande et américaine dotent l'ouvrage d'un contenu varié et international. Au risque de caricaturer, on peut dire que le contenant est français mais que le contenu est international. Au même risque, on peut conclure à la lecture de *Principes de géographie sociale* que McLuhan a raison, que le contenant influence beaucoup le contenu.

Puisque le contenant serait en quelque sorte déterminant, commençons par lui. Contrairement à plusieurs auteurs français, des géographes en particulier puisque leur discipline n'a pas encore le statut de science, Claval lit et cite abondamment les travaux étrangers. Avec lui, on franchit les frontières nationales et disciplinaires. Cette ouverture

sur le monde ne doit d'ailleurs pas être étrangère à l'importance qu'il accorde dans ses analyses aux notions de flux, d'échange et de communication.

Le texte est très structuré. La hiérarchisation des thèmes est claire, même un peu trop. Une oeuvre de synthèse comme celle de Claval fait appel à des aptitudes peu communes pour l'articulation des idées. Or, la pensée linéaire française de style cartésien semble s'adapter merveilleusement à ce type d'entreprise. Tout se suit avec logique. Il faut toutefois s'empresse de noter que la logique de Claval n'est pas une logique scientifique au sens de Bunge ou de Harvey. Elle ne sert pas chez lui à articuler les idées et les faits. Elle sert plutôt à articuler les idées entre elles. En ce sens très particulier, le discours de Claval n'est pas un discours scientifique, où la logique relie les idées aux faits selon une méthode explicite. Il est plutôt un commentaire critique d'idées qui fait appel, d'une part à la résonance culturelle qu'évoquent ces idées chez le lecteur, et d'autre part à des illustrations empiriques bien choisies. Il est remarquable que les considérations méthodologiques soient presque absentes. Elles n'étaient pas l'objet du livre, mais elles doivent entrer en ligne de compte pour que les idées deviennent des théories réfutables. Les concepts sont nécessaires mais les concepts opératoires le sont doublement.

Il ne faut donc pas chercher chez Claval des formulations opératoires. Ceci étant admis, ce qu'on y trouve est quand même très riche. Tout géographe qui mène des analyses spatiales (telles qu'on les distingue des analyses écologiques et des analyses régionales) verra ses horizons largement élargies à la lecture de *Principes de géographie sociale*. D'ailleurs, c'est là le but de l'ouvrage qui est né d'une prise de conscience des insuffisances de l'approche économique classique, et de la nécessité de relier ce que Claval appelle, avec beaucoup de justesse, les modèles de l'homme et les modèles de la société. Pour y arriver, trois étapes qui correspondent chacune à une partie du livre, sont franchies: l'histoire de la pensée sociale en géographie est d'abord retracée pendant 2 chapitres; un essai de synthèse logique qui s'étend sur sept chapitres est ensuite tenté; et les trois derniers chapitres sont consacrés à une application globale des principes émis antérieurement.

Les préoccupations sociales en géographie sont apparues au tournant du siècle et il a fallu au moins trois décades pour que ces préoccupations se démarquent graduellement de la géographie humaine d'inspiration vidalienne, de la géographie régionale et culturelle germanique (Bobek et Sauer), et de la morphologie sociale française (Durkheim), ainsi que de ses formes parallèles néerlandaise (sociographie) et américaine (écologie humaine de Park).

Les quelques trente années suivantes, soit jusque vers 1965, président à l'émergence d'une structure théorique de plus en plus nette. Les influences de l'histoire et de la description paysagique s'estompent. On passe de l'étude des paysages à celle des groupes qui les ont modelés. On passe aussi de la campagne à la ville, de l'analyse des sociétés agraires à celle des sociétés industrielles. La mécanique des classes, utile mais limitée comme source d'explication, est enrichie par la typologie de Colin Clark et la reconnaissance du phénomène de transition démographique. Ces schémas laissent toutefois bien peu de place à l'individu, et ce sont l'anthropologie et la sociologie des petits groupes qui fournissent une considération des notions de rôles, statuts, normes, valeurs et groupes de référence. Des deux courants, macro et micro-sociologique, le deuxième est récupéré par la géographie des comportements tandis que le premier est en train de l'être par une certaine géographie qui se veut active dans la mesure où elle allie l'analyse des relations sociétales à celle du pouvoir (Harvey et Cox par exemple). Le néo-humanisme anglo-saxon éprouve toutefois des difficultés à réconcilier l'homme à la société. C'est un peu la tâche que se donne Claval dans la deuxième partie de son ouvrage.

Il y arrive en ordonnant les emprunts faits aux autres sciences sociales. Ainsi se dégage, sur sept chapitres et quelque 150 pages, sa conception fondamentale de la

géographie sociale comme médiatisation dans l'espace entre les modèles de l'homme et ceux de la société.

Il distingue d'abord les modèles de l'homme élémentaires (behaviorism à la Skinner, l'*homo oeconomicus*) et plus complexes (acculturation et socialisation). Il identifie ensuite les trois types de fondements des modèles de la société: la communion des consciences, l'utilitarisme et la coercition. Il suggère que l'efficacité de ces trois formes de régulation des comportements individuels dépend fondamentalement de la configuration spatiale des systèmes sociaux, de leur dimension, de la distance et de l'étendue.

Cette hypothèse de travail est étayée largement au cours des six chapitres suivants où une synthèse théorique est construite autour des aspects spatiaux des comportements, de la décision et de la régulation sociale. La synthèse en elle-même est simple: les comportements spatiaux sont de deux types, actions et transactions, tous deux issus de processus de décisions individuels qui ont soumis d'une part à la diversité des perceptions et des valorisations de l'espace, et de l'autre à la régulation sociale. La synthèse de Claval est aussi implicitement structuraliste: les dimensions intrinsèquement sociales, ainsi que les dimensions culturelles, politiques et économiques de la vie sociale sont toutes relativisées dans l'espace humain, celui-ci contenant en quelque sorte le propre moteur de ses transformations. Il y a là une prise de conscience nette et profonde de l'influence de l'espace dans les relations humaines autant affectives qu'impersonnelles. Cette influence se manifeste directement sur les individus, ou indirectement par la place que prennent la distance et l'étendue dans l'élaboration des mécanismes de régulation sociale. Ces mécanismes sont insuffisamment spécifiés par les modèles utilitaristes de la société ainsi que par ceux qui se réclament de la dynamique des classes. Ces deux types classiques ne peuvent adéquatement rendre compte des faits de répartition, car ils éludent le problème de l'identification des macro-agents. Il faut faire appel à la théorie des relations sociétales pour trouver une solution à ce problème. Les contributions de Jacques Maquet et d'Amitai Etzioni sont à cet égard fondamentales. Le premier établit des systèmes de relations sociétales qui ont des propriétés spatiales claires, et le second propose une théorie de la société globale basée sur l'importance des organisations qui structurent les collectivités. La compréhension du rôle des organisations mène directement à la prospective dans la mesure où celles-ci ont une base volontariste et se prêtent aux interventions.

Avec la dernière partie du livre, on passe d'une réflexion sur l'étude de la géographie sociale à une réflexion sur sa substance.

Une série d'éléments sont abordés, ils sont ordonnés selon trois thèmes: l'architecture sociale (densité, rôles, collectivités, milieu, relations sociétales, etc.); les organisations culturelles, politiques et économiques de la vie sociale; et les organisations territoriales des sociétés. Il faut avouer que cette troisième partie est moins convaincante que les deux premières. Elle vise surtout à illustrer la fécondité des principes énoncés antérieurement. Il aurait peut-être fallu parler de « tableaux » plutôt que d'un tableau de la géographie sociale. Toutefois, il est possible de prendre les fresques élaborées par l'auteur comme autant d'hypothèses de travail à préciser et à soumettre à des analyses empiriques rigoureuses.

Dans son ensemble, le livre de Claval offre à date la meilleure synthèse des démarches structuralistes et fonctionnalistes visant à comprendre l'espace humain. Il faut toutefois se demander si le travail est vraiment à la portée des étudiants débutants. Il manque encore, en français, un texte sur l'organisation spatiale des sociétés qui ait des qualités pédagogiques équivalentes à celles des livres de Cox, Morrill, Haggett et Abler-Adams-Gould.

Paul Y. VILLENEUVE
Département de géographie
Université Laval